

Du racisme dans l'encyclopédie de mon fils ?

Anne Wetsi Mpoma¹

Dans la grande encyclopédie visuelle de mon fils, une page est dédiée à la danse. Sur deux grandes pages sont ainsi décrits divers aspects de cette discipline artistique :

Les danses sacrées

La danse joue un rôle important dans de nombreuses religions. Elle est partie intégrante de cérémonies religieuses ou peut être utilisée pour communiquer avec les dieux.

Exemples : Les Corybantes (Grèce Antique), Le bouddhisme, les Derviches tourneurs, les Indiens d'Amérique, Shiva Nataraja

Mes remarques

- Le bouddhisme est mis sur la même ligne que des types de danse alors qu'il s'agit en soi d'une grande religion. Cela manque de précision et de rigueur scientifique.
- Je m'étonne aussi de n'y voir figurer aucune danse de la tradition africaine puisqu'il est un fait établi que les masques dont souvent seuls les parties en bois sont exposées dans les musées ethnographiques européens faisaient partie de rituels dont certains étaient des cérémonies religieuses. Ces masques comme d'autres objets (instruments de musique, costumes) étaient utilisés pour pratiquer une série d'actes préconisés par la religion pour atteindre son but (Savary, 1994). « Les activités rituelles font partie intégrante des cultures africaines et leur donnent leur vraie dimension, même si les grands changements sont intervenus depuis la fin des années 1940. ». Contrairement à certaines idées reçues, les traditions africaines ont pour caractéristique de s'adapter aux nouvelles conditions de vie (elles n'ont pas été transmises depuis les temps immémorables et de manière immuable).

Exemple de pratiques rituelles sacrées africaines

- Les fêtes de récolte pour faire venir la pluie, purifier la terre des souillures de l'homme... on tente de concilier les forces spirituelles qui régissent les phénomènes naturels, les ancêtres et en même temps de régler des différends à l'intérieur des familles.
- Tel est le cas chez les Bwa et les Bobo du Burkina Faso qui font intervenir les masques des feuilles du Do.
- C'est aussi le cas au moment des prémices de l'igname chez les peuples Akan (Ashanti, Agni, Baoulé, etc.) de Côte d'Ivoire et du Ghana ou chez les Ewe du Togo. Chez les Yoruba d'Èkiti au Nigéria. Les Fon du Bénin.

¹ Membre de Bamko

- Masques qui apparaissent à la fin de la période d'initiation de jeunes, masques représentant des héros tutélaires et d'autres personnages mythiques. Ces masques qui font partie de l'histoire du groupe et de son environnement naturel, sont les principaux acteurs de qu'on peut appeler une véritable religion du terroir. Ils forment en réalité comme une chaîne qui relierait le monde visible et l'invisible, le monde actuel et celui des origines, les vivants et les morts, les forces naturelles et spirituelles, ... (Savary, 1994).

"Les traditions artistiques et religieuses de l'Afrique sont la première preuve de la vitalité expressive et intellectuelle d'un vaste continent. Les œuvres d'art, qu'il s'agisse de figures sculptées, de textiles, de peintures ou de pots, sont généralement appréciées, critiquées et utilisées par des communautés ou des groupes, plutôt que d'être l'apanage des individus seuls. Elles constituent donc des points d'entrée importants dans le monde conceptuel des gens. Malgré la signification rituelle évidente de nombreux objets artistiques, dans leur capacité, par exemple, à incarner le pouvoir ancestral ou à dissiper les forces du mal, la relation interactive entre l'art et la religion dans le contexte africain reste remarquablement sous-étudiée et mal comprise. (...) Les titres prometteurs des catalogues des musées et des expositions aux titres prometteurs tels que (Art Magique et Esprits sans frontières) peuvent s'avérer décevants car ils semblent plus soucieux de promouvoir l'exotisme et l'"altérité" de l'Art africain en mettant en évidence ses aspects surnaturels, ou ils semblent se contenter d'observations peu développées concernant sa fonction symbolique, ancestrale et/ou rituelle, que d'explorer le(s) domaine(s) conceptuel(s) fascinant(s) ou l'art et la religion dans le contexte africain". (Art and Religion in Africa, Rosaling I. J. Hackett, Cassell London and New York, 1996).

D'après ces auteurs, ce serait donc l'incapacité à envisager que les pratiques rituelles pratiquées par les peuples africains comme des religions à part entière qui serait en question ici. En effet, un peuple sans religion ne peut pratiquer de danse sacrée.

- Autre exemple, les statues Ndop des peuples Kuba de la République Démocratique du Congo étudiées par le professeur Jan Vansina.

« Les Kuba du Zaïre commémorent des souverains particuliers par l'intermédiaire de leurs personnages royaux bien connus ou Ndop. Ces figures sont considérées comme des "doubles d'esprit" et incarnent les principes de la royauté. En l'absence physique du roi de la capitale, elles sont frottées avec de l'huile pour préserver l'esprit de la royauté. Les nouveaux souverains couchaient avec eux pour s'imprégner des aspects spirituels du nouveau rôle, mais ils n'étaient considérés que comme un complément du pouvoir royal et non comme une source directe de celui-ci. ».

L'utilisation de ces masques impliquaient des gestes, des danses et dans la plupart des cas, une participation de la collectivité à ces cérémonies.

Autres remarques sur les danses sacrées : les Indiens d'Amérique

« Ils dansaient pour demander aux esprits la pluie, de bonnes chasses ou de bonnes récoltes ».

Ah ben, les Africains aussi ! De même que la communauté scientifique s'accorde à reconnaître l'impact des populations autochtones dans l'entretien et la préservation de la forêt amazonienne, une partie significative de cette communauté semble refuser d'accorder ce même crédit aux peuples autochtones africains. Ce fut par exemple, l'objet d'un conflit ouvert (un de plus !) avec le « scientifique » du Musée Royal de l'Afrique Centrale rebaptisé depuis Africa Museum lors des discussions avec des experts de la diaspora africaine (dont je faisais partie) au moment de « travailler » sur la conception de la « nouvelle » exposition permanente. C'est comme si le bon vieux Las Casas était toujours présent pour glisser à leurs oreilles des prières leur suppliant de bien vouloir épargner

ces bons « Indiens » qui avaient une âme, contrairement aux Africains qui en étaient dépourvus. Ce bon vieux Bartolome de las Casas a ainsi en son temps pu persuader le pouvoir européen d'épargner les populations de natives américains au détriment des Noirs d'Afrique qui furent réduits au statut d'objet, échangés comme des marchandises et utilisés pour les travaux pénibles dans les plantations de coton et de canne à sucre dès le 16^e siècle.

Last but not least sur cette question. Les peuples indigènes d'Amérique ne sont pas des Indiens. Christoph Colomb s'était trompé. Il n'était pas en Inde mais en Amérique. Ces peuples avaient et ont encore aujourd'hui une manière propre de se nommer : Cherokee, Sioux, Paiute, Iroquois, Lakota, Osage, Apache, Cheyenne, Arikara, Navajo, Ute, Pawnee², ...

Comme seconde catégorie de danse dans l'article de l'encyclopédie visuelle pour enfants, on retrouve les danses folkloriques décrites comme suit :

Les gens effectuent des danses folkloriques lors des fêtes et des célébrations. Ces danses sont souvent accompagnées de musique traditionnelle et se transmettent de génération en génération.

Le flamenco, la danse rom, la danse lettonne, la danse égyptienne, la danse irlandaise, les danses africaines (Ces danses tribales sont souvent accompagnées de voix et de tambours).

Mes remarques

- Ce n'est pas parce qu'une pratique se transmettrait de génération en génération qu'elle appartient automatiquement à la culture africaine. Il est crucial de comprendre que les peuples africains ont eux aussi une histoire et qu'ils ne vivent pas de manière figée depuis les temps immémoriaux. Il s'agit là d'idées préconçues transmises par les premiers anthropologues et observateurs blancs entrés en contact avec eux durant la période coloniale. Ceux-ci étaient donc largement imprégnés de la propagande coloniale. Il s'agissait alors de convaincre la population européenne du bien-fondé d'un régime coercitif qui imposait son ascendance sur des populations et des terres. L'argument avancé fut qu'il s'agissait d'aller sauver des peuples dits primitifs et d'en dresser une image caricaturale. Parmi les idées véhiculées pour démontrer l'infériorité de ces peuples dits sans écriture et donc sans Histoire, l'idée qu'ils vivaient comme les hommes-femmes de la Préhistoire fut véhiculée.
- L'Égypte se trouve sur le continent africain et l'Égypte antique était baignée dans la culture noire africaine. Cheikh Anta Diop et de nombreux autres scientifiques de sa période ont avancé cette hypothèse qui est aujourd'hui démontrée et acceptée par la communauté scientifique. (cf. Exposition Pharaons noirs au Musée de Mariemont en 2007 <http://www.musee-mariemont.be/index.php?id=3752>).
- Danses tribales pour décrire des danses africaines ... ça fait grincer les dents de lire ça dans un livre pour enfants Gallimard Jeunesse Paris publié en 2016. Sans entrer dans de grandes polémiques, disons que tous les auteurs sérieux actuels s'accordent sur le fait que les groupes africains ne fonctionnent pas sur une organisation tribale - qui correspond plutôt à l'organisation des peuples natives américains, ceux décimés par les troupes de Christoph Colomb et les maladies qu'ils apportèrent avec eux comme la grippe - telle que décrite par les anthropologues ayant étudié ces populations.
- Le flamenco, la danse rom, la danse lettonne, la danse égyptienne, la danse irlandaise... alors pourquoi les danses africaines ? Le continent africain est constitué de pays et de cultures nombreuses et variées... pourquoi ne pas choisir la danse d'un peuple comme les danses sacrées du Burundi par exemple ?

Je suis toujours sur la première page. J'arrive à peine à la troisième catégorie de danses et je ne compte pas le nombre d'agressions que je viens déjà de subir par ces écrits. Que ces agressions soient

² N'étant pas du tout une spécialiste de ces cultures, merci de me signaler toute erreur que vous pourriez constater dans cette énumération ou de compléter.

intentionnelles ou non n'y changent rien. Mon cerveau les perçoit. Et je réalise à présent pourquoi mon corps a développé une maladie auto-immune. C'est en me posant pour écrire mon ras-le-bol à travers cet article que je réalise la quantité de ces agressions. Au départ, je voulais juste passer un moment de détente avec mon fils et lire avec lui pour l'instruire. Au final, il se retrouve contraint à m'écouter pester, prendre des photos de l'album, tenter de lui expliquer en quoi tous ces propos sont inappropriés et faux, ... c'est ingérable.

Continuons cette charmante lecture...

Les danses classiques

Les danses classiques, qui demandent une formation, sont pratiquées par des danseurs entraînés, souvent professionnels. Ce sont des danses formalisées qui recourent à des figures et à des pas établis. Elles servent généralement à transcrire des histoires tirées des mythes et légendes ou de la littérature. En Indonésie, au Cambodge, le Kathakali, le ballet (c'est la danse classique de la plupart des pays occidentaux, à Bali.

Mes remarques

Je constate ici comme dans l'ensemble de l'ouvrage une réelle volonté d'inclusion et de décentrement, par exemple : reconnaître que le ballet est une forme de danse classique parmi d'autres. Ce qui pose réellement problème ici c'est la relégation à une culture subalterne de la culture africaine, le manque d'exactitude des propos et l'effacement qui conduit forcément à une forme de dévalorisation. Effacement de ce qui pourrait être perçu comme positif et monstration de ce qui confirme des préjugés perçus comme péjoratifs.

Certaines danses africaines correspondent à cette définition. Parce qu'elles sont l'objet d'un enseignement. Sont pratiquées de manière professionnelle selon les critères de la société en question. Qu'elles sont formalisées et qu'elles servent à transcrire des mythes et légendes, comme le mythe fondateur du peuple Mongo, l'épopée de Lianja. Ces cérémonies ne sont plus pratiquées dans un contexte rituel ou religieux depuis la période coloniale et le travail réussi d'acculturation par les missionnaires dans le cas de l'épopée Mongo. Mais il existe des écoles comme l'école des Sables au Sénégal qui fournissent des formations en danse africaine classique.

Je pourrais continuer ainsi pendant longtemps mais je choisis de terminer avec la catégorie street dance qui illustre un cas d'effacement.

La description en est la suivante : De nouveaux styles de danse apparaissent sans cesse dans les rues des grandes villes du monde. Le breakdance, ou b-boying, est né à New York dans les années 1970 et reste l'une des formes de street dance les plus populaires.

Mes remarques

L'occultation du terme hip hop et du fait que l'apparition de ces nouvelles formes de danse à New York dans les années 1970 est le fruit de la créativité de jeunes immigrés noirs participe d'une politique d'effacement de tout apport et valorisation de la culture des peuples noirs. Le hip hop deviendrait ici du street dance. Comme les masques africains, il appartiendrait au patrimoine de l'humanité et donc à tout le monde, pas seulement aux Noirs.e.s. C'est ce qu'on appelle l'appropriation culturelle.

Tout ceci est épuisant et participe de la charge mentale que les personnes racisées conscientes de ces agressions doivent gérer dans leur vie quotidienne. Les pages suivantes sur les grands monuments, les œuvres littéraires, les grands penseurs ne nous épargnent pas puisqu'elles brillent par notre absence. À part en Egypte antique, pas de grand monument en Afrique n'est cité, pas d'œuvre littéraire africaine à part Le livre des morts des Anciens Egyptiens mais bien Vendredi ou la vie sauvage avec la représentation d'un Noir sur la couverture. Et pas de grand penseur africain non plus. Il y a bien un

Noir en la personne de W.E.B. Du Bois, ce qui témoigne une fois de plus de la tentative d'inclusion des auteurs de l'ouvrage. Du Bois est afro-américain. La présence d'un savant comme Cheikh Anta Diop qui s'exprimait dans une langue africaine et pas uniquement dans la langue du colon aurait été appréciée. Je prendrai peut-être le temps un jour d'analyser ces pages car de nombreux auteurs racistes semblent y avoir droit de cité sans aucune prise de distance par rapport à leur pensée.

Si Simone De Beauvoir écrivait : « On ne naît pas femme, on le devient. ». A mon tour, je dis qu'on ne naît pas noir.e, on le devient. C'est cela qu'on n'entend par personne racisée. Il s'agit d'une identité politique. Et si je suis noire et fière de l'être, je n'accepterai jamais que mon identité soit réduite à ce que la société occidentale voudrait en faire.

Pour citer cet article : A.W. Mpoma (Juin 2020) « **Du racisme dans l'encyclopédie de mon fils ?** », Analyse n°28, Edt. Kwandika de Bamko-Cran asbl, Bruxelles.